

XYZ. La revue de la nouvelle

La découpe du passé

Éric Plamondon, *Aller aux fraises*, Montréal, Le Quartanier, 2021, 106 p.

Jean-François Chassay



Numéro 149, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97707ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chassay, J.-F. (2022). Compte rendu de [La découpe du passé / Éric Plamondon, *Aller aux fraises*, Montréal, Le Quartanier, 2021, 106 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (149), 94–96.

L'auteur écrit en anglais, mais vit à Montréal depuis plus de vingt ans, et il est intéressant de voir la ville à travers ses yeux. Certains lieux sont familiers au lecteur francophone (rue Saint-Denis, carré Saint-Louis), d'autres lui sont plus lointains (Montréal-Nord, l'Université Concordia). La première nouvelle du recueil consiste en un discours donné en 2192 par l'arrière-arrière-petite-fille de Kaie Kellough. Pour l'occasion, Montréal est imaginée comme une ville transformée: le centre-ville a été déserté à cause du débordement du fleuve, avec pour conséquence que le pouvoir financier a migré vers le nord, dans les mains des anciens immigrants. Ironie du sort, ce sont les Blancs qui se sont retrouvés à la merci de cette nouvelle classe dominante: « C'est ainsi que de nouveaux pauvres descendants de Wolfe et de Montcalm ont abouti dans Saint-Michel en quête d'un logement auprès de propriétaires haïtiens, et que bon nombre d'entre eux, complètement ruinés par les inondations, ont échoué à leur test de solvabilité. »

La traduction par Madeleine Stratford est de bonne tenue, mais on peut s'interroger sur la décision d'adopter un vocabulaire typiquement québécois (« malaisant », « se picosser », « c'était plate » ou même le douteux « de la boulechite »). L'objectif est sans doute de marquer la québécoité des histoires et de l'auteur, mais l'inconvénient est qu'on rend ainsi très « franco » un texte qui, dans sa version originale, devait plutôt avoir une allure *canadian*.

David Dorais

La découpe du passé

Éric Plamondon, *Aller aux fraises*, Montréal, Le Quartanier, 2021, 106 p.

LE TITRE du recueil d'Éric Plamondon, *Aller aux fraises*, pourrait laisser croire à des aventures bucoliques, à une tournée champêtre qui permettrait de se vautrer dans des espaces pastoraux. En même temps, l'aspect lapidaire du titre provoque un doute. Il y a dans ces mots quelque chose de fruste qui



nous retient de sortir immédiatement la nappe pour le pique-nique. On a raison d'attendre, découvrant dans la nouvelle éponyme que la formule est utilisée par un père (« On dirait que t'es allé aux fraises », 32) lorsqu'il rejoint finalement son fils après avoir appris que ce dernier a eu un accident la veille avec sa voiture. On s'amusera une autre fois.

Ce titre en évoque un autre : « Strawberry Fields Forever » des Beatles est également une chanson sur le passé, sur les *lieux* du passé. Car les trois nouvelles du recueil, si elles racontent des rapports filiaux, des amitiés, des liens amoureux, tiennent d'abord à des espaces territoriaux à partir desquels la mémoire se réactive : Donnacona, Thetford Mines, Cap-Santé, Saint-Basile, autant de villes et de villages du Québec hors des centres, qui apparaissent parfois comme des lieux magiques où tout peut arriver – et où tout arrive. « Cendres » en particulier, le deuxième texte, qui raconte (puis étire avec un plaisir gourmand et par instant carnavalesque) une anecdote rapportée par le père au fils, n'est pas sans faire penser aux propos que le poète William Carlos Williams tenait en parlant de sa ville de Paterson : aucune ville, aucun village, aussi morne et insignifiant puisse-t-il sembler, n'est exempt d'une potentialité poétique. Il faut savoir la découvrir.

Joyeux, ces textes ? Assurément. Un bal des finissants et ses suites, les mésaventures de deux alcooliques notoires qui veulent rendre hommage à un ami défunt, la découverte, par un adolescent curieux, de Thetford Mines et de la route qui y conduit. Pourtant, en sous-texte, la mort s'insinue, même si on la considère en riant. C'est sans doute un poncif de rappeler que la chute de la neige qui recouvre ensuite le sol est une métaphore de l'oubli, de l'effacement du réel. C'est cependant avec subtilité qu'elle se glisse ici, entre deux verres d'alcool et deux blagues vulgaires. Cette métaphore vient subtilement imposer une profondeur aux textes : que peut-on sauver de l'oubli ? Qu'est-ce qui mérite d'en être extirpé ? Chacun de ces textes raconte des événements qui paraissent banals. La force des narrations est de souligner que ce qui fait sens dans

nos vies, ce qui reste et donne une valeur à notre passé, ne tient pas nécessairement à ce qui fera date dans notre biographie. Pourquoi certains souvenirs dérisoires remontent-ils si vite à la surface ? Pourquoi certains gestes anodins s’ancrent-ils dans notre esprit ? Sans doute parce qu’ils sont plus importants qu’on le croit, même si on ne sait pas toujours pourquoi. Notre mémoire découpe le passé comme bon lui semble et, le façonnant, donne un sens à notre vie. Nous entrons dans l’âge adulte et l’enfance comme l’adolescence se décantent, et nous continuons à exister grâce à ces vestiges. Voilà ce que rappelle *Aller aux fraises*, dans de joyeuses narrations aux formules souvent poignantes.

Jean-François Chassay

Engagé.e.s

Valérie Bah, *Les enragé.e.s*, Montréal, Éditions du remue-ménage, coll. « Martiales », 2021, 205 p.

LES ÉDITIONS du remue-ménage sont, bien sûr, fort engagées. Aussi ne s’étonne-t-on pas de voir le titre du recueil de récits de Valérie Bah arborer la graphie épicienne de Tristan Bartolini, une nouvelle graphie remplaçant l’usage – aujourd’hui plutôt courant – du point médian; tous deux permettent de neutraliser le genre des mots. Si je m’attarde sur cet élément, c’est parce qu’il produit un horizon d’attente : on comprend dès l’amorce que les textes de Bah militeront pour cette visibilité des genres et, par-delà, la visibilité des minorisés, ces enragé.e.s auxquels la collection « Martiales » donne voix.

Mais l’engagement de ce livre n’est jamais univoque. Loin de compiler des « récits à thèse » et autres « histoires à morale », l’écriture de Bah apparaît traversée par le dialogue, pour ne pas dire par la dialectique. Le premier texte donne le ton : une jeune fille raconte ses démêlés avec la bibliothèque scolaire, qui lui interdit bientôt tout emprunt, et pour cause : elle ne remet pas les livres qu’elle prend, les cisillant

